**Yaşamaya Dair...**

Yaşamak şakaya gelmez,

büyük bir ciddiyetle yaşayacaksın

bir sincap gibi mesela,

yani, yaşamanın dışında ve ötesinde hiçbir şey beklemeden,

yani bütün işin gücün yaşamak olacak.

Yaşamayı ciddiye alacaksın,

yani o derecede, öylesine ki,

mesela, kolların bağlı arkadan, sırtın duvarda,

yahut kocaman gözlüklerin,

beyaz gömleğinle bir laboratuvarda

insanlar için ölebileceksin,

hem de yüzünü bile görmediğin insanlar için,

hem de hiç kimse seni buna zorlamamışken,

hem de en güzel en gerçek şeyin

yaşamak olduğunu bildiğin halde.

Yani, öylesine ciddiye alacaksın ki yaşamayı,

yetmişinde bile, mesela, zeytin dikeceksin,

hem de öyle çocuklara falan kalır diye değil,

ölmekten korktuğun halde ölüme inanmadığın için,

yaşamak yani ağır bastığından.

**À propos de vivre...**

Vivre n’est pas une plaisanterie,

tu vivras avec un grand sérieux,

comme le fait un écureuil, par exemple,

n’attendre rien sauf et au-delà de la vie,

ta seule occupation sera de vivre.

Tu prendras la vie au sérieux,

et au sérieux à tel point que,

par exemple les bras liés, le dos au mur,

ou dans un laboratoire avec une chemise blanche et de grandes lunettes,

tu devras pouvoir mourir pour les autres,

les autres dont tu n’auras même pas vu le visage,

bien que personne ne t’y ait forcé.

bien que tu saches que,

vivre est la plus belle chose belle, la plus vraie.

Tu prendras la vie au sérieux à tel point que, même à 70 ans, tu planteras des oliviers,

et pas pour que tes enfants en héritent, non !

mais plutôt parce que tu redoutes la mort, alors même que tu ne crois pas en son existence et que la vie pèse plus lourd dans la balance.

 [Nazim Hikmet](https://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A2z%C4%B1m_Hikmet) (1901-1963, Turquie)

Ngumye gurerera uyu mucyamu

Nzi ko mu cyeragati haliya,

Ngana mu cyuzi kizira inkombe ?

Ngumye nshurange nshuma akarenge

Nsa n'umushamba uvuganya akamu

Ashora akaliba kazitsembye ?

Continuerai-je cette pente pour toujours

Bien que je sache qu'au-delà

de mon regard

Je n'irai qu'à une rivière sans bords?

Continuerai-je les pas

de mon instrument

Comme le berger qui répète

son appel

Pour guider le bétail à un puits

qui les noiera ?

[Cyprien Rugamba](https://www.erudit.org/en/journals/ela/2002-n14-ela03243/1041746ar.pdf) (1935-1994), Rwandais

LA CLÉ DE VOÛTE (hommage à John Lennon)

Qu’est-tu, Strawberry Fields, pour que tout le monde vienne spontanément et gaiement vers toi ? Es-tu ce patriarche, chevelure blanche et barbe foisonnante, autour duquel, le soir, près du feu, enfants et petits-enfants se regroupent pour apprendre de ses lèvres les valeurs ancestrales telles que le sentiment d’une amitié sincère, le plaisir d’une collaboration efficace, la joie de voir naître et se développer l’œuvre à laquelle chacun apporte sa contribution ?

Es-tu cet enclos traditionnel, surmonté de ficus séculaires et touffus, où s’organisent les noces d’été et vers lequel de multiples sentiers, serpentant collines et vallées, amènent des convives dans leur plus bel apparat ?

Tu ressemble aux demeures de nos pères, dans lesquelles une multitude de perches isolées, plantées en cercle dans le sol, s’élèvent, légèrement ployées, pour créer un point de jonction qui sera, à la fois, le sommet et la clé de voûte de toute l’architecture.

Bien plus qu’une simple évocation, tu es, par l’esprit de concorde qui te fait naître, un défi.

Défi contre l’égoïsme des hommes où l’individualisme exacerbé rapporte tout à soi et refuse de rencontrer et de partager avec le voisin.

Défi contre la gangrène de la confrontation qui sape l’esprit de collaboration, installe à demeure les antagonistes chroniques entretenus à grands frais et dont le triste résultat n’est rien d’autre que luttes idéologiques, conflits armés, détresse de millions de personnes déplacées ou désespoir de groupes évincés.

Défi contre les impérialismes politiques, économiques et culturels qui dénient à celui-ci le droit à l’autonomie, à celui-là la possibilité d’exploiter à son profit ses propres ressources, et aux autres le libre choix d’une culture conforme à leurs modes de pensée.

Défi contre la discrimination des populations ou des races, où les brimades, les taudis et la ségrégation constituent, au grand agrément de quelques seigneurs à l’esprit sadique et au langage fallacieux, une marque outrageante à la face de la communauté humaine.

Défi contre la pollution de l’environnement où, entre autres facteurs de dégradation du milieu, l’entassement des hommes et l’émanation de gaz toxiques menacent la salubrité publique et provoquent le déséquilibre des écosystèmes, au détriment de l’homme, victime naïve de lui-même.

Défi contre l’oubli des signes et des valeurs qui ont jalonné l’histoire de l’humanité, des idées fécondes de joie, de beauté et d’amour qui ont inspiré les artistes de tous les temps et sous toutes les latitudes.

Strawberry Fields, tu es un appel de l’homme à l’écoute du monde et de la vie, un reflet de tous les continents.

Tu es une plate-forme de choix, où l’homme, à quelque culture qu’il appartienne, vient communiquer les richesses inépuisables et les beautés ineffables de l’art et de l’inspiration en général.

Tu es un mémorial d’un homme qui, au milieu des vicissitudes a su dominer les contingences et chanter la délicatesse des sentiments intimes avec les accents d’une haute élévation et d’un pur raffinement.

Je te salue Strawberry Fields, image riante de mon pays où le Rwanda retrouve la paix et la verdure de ses paysages, la fraîcheur et la salubrité de ses climats, l’hospitalité et l’accueil de ses habitants.

Image riante de mon pays, où le pâtre, au crépuscule, à l’ombre d’un bois sacré, tire de sa flûte des airs aigres-doux, auxquels répondent en écho les chants pastoraux des bergers alentour ou la corne d’un chasseur attardé.

Image riante de mon pays, où les collines, couvertes de bananeraies et ondoyant sous la caresse du vent ou languissant sous un soleil accablant, s’adossent, comme dans un rassemblement concerté, à la chaîne des montagnes et contreforts de volcans millénaires, d’où jaillissent et se précipitent en cascades les sources insoupçonnés du Nil lointain.

Je te salue, Strawberry Fields

 jardin nouveau dans le Nouveau Monde

 haies vives, senteurs balsamiques,

vivante réplique des collines d’Afrique

Jardin nouveau dans le Nouveau Monde

Allées sablées, parterres gazonnés,

Bosquets ombragés, œillets, muguets

Où l’esprit quiet et fécond se délecte et crée

Jardin nouveau dans le Nouveau Monde

où, loin des effluves des quais

du bourdonnement des quartiers

l’âme se recueille dans l’immensité

Cyprien Rugamba (1935-1994), Rwandais

**Natte à tisse**

Il venait de livrer le secret du soleil

et voulut écrire le poème de sa vie

pourquoi des cristaux dans son sang

pourquoi des globules dans son rire

il avait l’âme mûre

quand quelqu’un lui cria

sale tête de nègre

depuis il lui reste l’acte suave de son rire

et l’arbre géant d’une déchirure vive

qu’était ce pays qu’il habite en fauve

derrière des fauves devant derrière des fauves

[Tchicaya U Tam’si](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tchicaya_U_Tam%27si) (1931-1988, Congolais – écrit en français)

**Gros sang**

J’ai donné ma tête contre un faux néant

Pour retrouver la large épopée des géants…

Je suis l’acier trempé, le feu des races neuves

Dans mon gros sang rouge écument troublants des fleuves

Des fleuves où végètent crûment des poisons

Monde grossièreté Astre gueule à jurons

Vois j’apporte plus d’un rêve humain dans mes mains

Il me faut l’espace et j’ai honte de la faim

Ma chair a rudement crié contre mes tempes

Des passions pailletées soleils flottants sans hampe

Mon destin écorché éclate au soleil

Il ne faut pas dormir je sonne les réveils

Au coin d’un ciel ô charognard temps malmeneur

Tu n’auras pas ma carcasse je sors vainqueur

Ma prunelle est d’acier mon rire est de fer

Mes mains ont tout détaillé j’ai fait le jour clair

J’ai disloqué les vents puisqu’il faut qu’on m’entende

Pour retrouver blessant les désirs qu’on ne vende

Je suis l’acier trempé, le feu des races neuves

Dans mon gros sang rouge écument troublants des fleuves

Tchicaya U Tam’si - Extrait du recueil ‘‘Le Mauvais sang’’.

**Traverser**

Au fond jadis importe peu

insaisissable

je ne me souviens plus très bien

les ports sont bouclés aux promeneurs

des clandestins potentiels

arlequins

la moindre pénurie les pousse à faire le saut de l’ange

traverser pour le plaisir mince de déguster

une bière de marque à la terrasse anonyme

et frétillante du bar-tabac-PMU

Le Nemrod ou Le Terminus

cette faim

lécher les vitrines méthodiquement sémillantes

sous un parapluie  O le Paradis

bonheur à portée de bourse  aventure

enfin finir par expatrier femme enfants

Quand je les interroge aujourd’hui ils ont oublié la

malchance

les contrôles stricts les rafles dans le métro.

Des tracas à la pelle !

Ils se retrouvent vieux dans une banlieue quadrillée.

Les enfants ne répondent plus à l’appel

Les petits-enfants sont aphasiques.

Un poste-cassette entretient la mémoire.

Ils n’ont rien choisi.

Ils vont et viennent

en avion maintenant

impotents

nostalgiques

reculant sans cesse

les arguments foisonnent et les prétextes

toujours valables

la traversée décisive.

[Habib Tengour](https://fr.wikipedia.org/wiki/Habib_Tengour), Algérien, né en 1947 – écrit en français - extrait de *Traverser*, éd. La Rumeur des âges, La Rochelle, 2002, repris dans *Des chèvres noires*

Tes vagues

voudront-elles de moi

lorsque mes larmes

 dociles

s’offriront à la mer

Ton horizon

s’ouvrira-t-il à mon regard

comme à ta lumière

 mes mains.

[Samira Negrouche](https://fr.wikipedia.org/wiki/Samira_Negrouche), Algérienne, née en 1980 – écrit en Français - *Iridienne*, Éditions Color Gang, Collection Luminaires, Lyon, 2005, page 59. Gravures sur calque d’Yves Olry.

Tu ne te résignes pas

à relâcher le bord du ciel

à neuf heures

ce matin

tu tiens le souffle du voilier

aller vers le chemin le plus étroit

redessiner le mirage

Tu te demandes ce qu’est

un lieu à soi

si tu dois te délaver

t’alléger de tes promesses

hier tu voulais savoir si

et voilà que tu ne sais plus pourquoi

Il eut fallu s’y jeter sans prévisions

Samira Negrouche, « *Moins Un* » in Six arbres de fortune autour de ma baignoire, Éditions Mazette, 2017, pp. 14-15.

De l’homme à son humanité

la poésie est le chemin le plus court

le plus sûr

Art premier

la poésie est dans le secret

des origines

Et du futur

elle a déjà des souvenirs

[Abdellatif Laâbi](http://laabi.net/), Marocain né en 1942 – écrit en Français

**ÉCRIS LA VIE**

La terre est si patiente

Elle attend son chantre

qui tarde un peu

puis se présente

Beau flatteur

il se fait vite pardonner

C’est qu’il est un peu musicien

et peintre mettant la main à la pâte

avec des mots

qui connaissent le chemin du cœur

Le voici

entonnant avec des accents sincères

sa vieille antienne

que la terre fait semblant

d’entendre

pour la première fois

La vie s’ingénie

aux offrandes inestimées

et pour les recevoir de sa main

mieux vaut être averti

de l’intention

du code de la cérémonie

des ablutions morales

devant être accomplies

des mots de trop

— comme ces stupides merci —

de la délicatesse du geste

et de la révérence digne

Et puis

au moment de se retirer

surtout ne pas se précipiter

comme ces vainqueurs qui n’ont d’autre hâte

que d’aller exhiber à la foule des frustrés

leur trophée

C’est une maison

où nous avons reçu à profusion

la saveur et l’odeur des êtres

les couleurs tactiles des éléments

la beauté pudique des arbres

Nous y avons mangé de préférence

avec l’étranger

bu avec le commensal le plus désespéré

et veillé de nuit comme de jour

avec nos fantômes avisés

Nous y avons conçu les enfants libres

de nos rêves

Tout cela

en gardant une oreille suspendue à la porte

pour capter les pas hésitants

de l’inespéré

Abdellatif Laâbi (Editions de la Différence, 2005)